

---

**EMPIRE BARMAN.**


---



---

**SYMES. — COX.**


---

De toutes les parties du globe où la civilisation et les arts ont fait des progrès, dit le major Symes, les moins connues sont celles qui s'étendent entre l'embouchure du Gange et la Chine. Les anciens n'ignoraient pas l'existence de l'Inde au-delà du Gange; mais c'est presque tout ce qu'ils en savaient. Quoiqu'ils ne nous aient transmis aucune notion satisfaisante sur la population, les productions, l'étendue et la position géographique de ces contrées, nous sommes à peu près certains que du temps de Ptolémée, les ports de la péninsule orientale de l'Inde étaient fréquentés par des navigateurs étrangers, et faisaient un commerce florissant: car cet écrivain donne aux plus remarquables de ces ports le nom de marché.

Depuis cette époque, les pays situés au-delà du Gange furent oubliés, et un voile ténébreux cacha les événemens qui s'y passaient, jusqu'au moment où le génie hardi d'Emmanuel, roi de Por-

tugal, ouvrit à l'Europe une nouvelle source de richesse. D'après les historiens portugais, il paraît que dans le milieu du seizième siècle les états les plus considérables de la presqu'île au-delà du Gange, dans la partie qui se rapproche le plus de l'Hindoustan, étaient les royaumes d'Arracan, d'Ava et de Pegou.

L'Arracan, dont le véritable nom est Yi-Kein, est limitrophe de la province de Tchittagong qui appartient à l'Hindoustan anglais, et comprend la côte et les îles qui la bordent jusqu'au cap Négrais.

Le nom d'Ava, qui est celui de l'ancienne capitale des Barmans, a été généralement donné par les Européens à tout le pays que les indigènes nomment Miamma. Cet empire se trouve à l'est du royaume d'Arracan et a pour limites de ce côté-là une chaîne de montagnes qu'on appelle Anoupectoumion, c'est-à-dire le grand pays des monts occidentaux. Au nord-ouest, le royaume d'Ava est séparé de celui de Cassay par le cours du Kin-douem; au nord, il est borné par des montagnes et par de petits états indépendans qui sont limitrophes du pays d'Assam. Au nord et à l'est, il touche à la Chine et au royaume de Siam. Au sud, ses limites ont souvent changé, il confine au Pégou.

Le Pégou, appelé par ses habitans Bagou, est au sud de l'Ava: il renferme dans ses limites la



côte jusqu'à Martaban, dont le vrai nom est Mondimaa. Siam le borne à l'est.

Les Barmans habitaient d'abord les montagnes sur la frontière occidentale du Pégou, ils s'étendirent ensuite le long de la côte du golfe de Bengale, conquirent vers le milieu du seizième siècle le Pégou, qu'ils perdirent dans le siècle suivant; ils furent aussi attaqués par le roi d'Arracan, et enfin, en 1752, soumis par le roi de Pégou. Bientôt les Barmans, indignés de vivre sous le joug des étrangers, se rallient sous les auspices d'Alompra, fils d'un jardinier, recouvrent leur indépendance, s'emparent du Pégou, et se rendent maîtres de l'Arracan.

Ces pays étaient visités par les Européens depuis le seizième siècle. Les Portugais aidèrent les Barmans à combattre les Pégouans. Tant qu'ils conservèrent leur prépondérance dans l'Inde, ils jouirent d'un grand crédit chez ces deux peuples, et encore plus chez les Arracanis. Au commencement du dix-septième siècle, ils furent supplantés par les Hollandais; les Anglais obtinrent aussi la permission de s'établir dans divers lieux de l'empire barman. Les uns et les autres avaient des comptoirs à Syriam. La conduite insolente des Hollandais en fit chasser tous les Européens. Longtemps après, les Anglais furent réinstallés dans leurs divers comptoirs, et, en 1687, ils prirent

possession de l'île Négrais. Les Français fondèrent une loge à Syriam en 1751. Ces établissemens éprouvèrent beaucoup de vicissitudes, et procurèrent aux Européens les moyens de recueillir diverses notions sur l'Arracan, l'Ava et le Pégou. Ces renseignemens étaient incomplets: un événement, survenu vers la fin du dix-huitième siècle, fournit l'occasion d'en prendre de plus étendus.

Des pirates arracanis, poursuivis par les tribunaux barmans, s'étaient réfugiés sur le territoire anglais; le roi, sans en prévenir les autorités britanniques, fit entrer un corps de troupes dans la partie orientale du Bengale pour se saisir de ces forbans. Cette agression inattendue surprit beaucoup le gouverneur général du Bengale, qui en ignorait la cause; il fit marcher un fort détachement pour la repousser. A l'approche de ce corps, le général barman envoya un parlementaire au général anglais, pour proposer un arrangement, dont la première condition était qu'on lui livrerait les trois transfuges, qui étaient des scélérats consommés. L'Anglais répondit qu'il ne pouvait rien écouter avant que les Barmans eussent évacué le territoire britannique, et promit qu'alors il ferait rechercher les brigands. Les deux généraux eurent une entrevue; les Barmans se retirèrent en observant la plus stricte discipline. Les trois fugitifs furent arrêtés; les Anglais ins-



truisirent leur procès suivant les lois européennes, et les ayant reconnus coupables, les livrèrent aux Barmans qui les envoyèrent au supplice.

L'accord qui termina ce différend passager fit sentir l'importance de mieux connaître un peuple puissant qui, par ses rapports commerciaux avec l'Hindoustan, méritait de fixer l'attention. C'est dans l'Ava et le Pégou que les marchands vont acheter le bois de tek, si précieux pour les constructions navales. En conséquence, le gouverneur-général du Bengale, dans le but d'éviter à l'avenir toute mésintelligence, de fonder des relations commerciales sur des principes d'une juste réciprocité, et d'établir des liaisons de bienveillance et d'amitié, telles qu'elles doivent exister entre deux grandes nations voisines, jugea qu'il convenait d'envoyer un ambassade à l'empereur des Barmans.

Le major Symes fut nommé ministre plénipotentiaire; il avait pour secrétaire et adjoint M. Wood, et pour médecin le docteur Buchanan. Un havildar ou sergent cipaye, un naïk ou caporal, et quatorze Cipayes formaient sa garde. Un pandit était son interprète; il avait de plus un mounchi, ou maître de langue arabe; sa suite était composée de soixante-dix personnes.

Le 21 février 1795 il partit de Calcutta. Quand on fut sorti du Gange, on profita d'un vent favo-

rable pour faire voile au sud-est; le 5 mars on entra dans le port de la grande Andaman, une des îles qui forment une chaîne s'étendant du cap Négrais à la pointe septentrionale de Sumatra. On passa cinq jours dans ce havre. Le 10 on en sortit: le 18 on se trouva devant l'embouchure du Syrian. Bientôt on remonta le fleuve, et on laissa tomber l'ancre devant Rangoun.

Rangoun est une ville considérable; elle renfermait près de 5,000 maisons et à peu près 50.000 habitans: elle est depuis long-temps le refuge des débiteurs insolubles de tous les pays de l'Inde. Accueillis généreusement par les Barmans, ces étrangers sans fortune font quelque petit négoce, de sorte que ceux qui se conduisent avec prudence vivent assez à l'aise. Sentant tout l'avantage que le commerce pouvait procurer à leur pays, mais inhabiles à en profiter, les Barmans avaient depuis quelques années invité toutes les nations à fréquenter leurs ports. Ils tolèrent toutes les religions; libres des préjugés qui établissent une différence entre les castes, ils ont permis aux étrangers d'épouser des femmes barmanes, et de jouir dès-lors des mêmes droits que les naturels. Des aventuriers de toutes les contrées de l'orient se rendirent en foule à Rangoun, ils y furent accueillis avec une hospitalité généreuse. Ceux qui avaient des talens et de l'activité acquirent de



grandes richesses. Les Parsis, les Arméniens, et un petit nombre de Musulmans s'emparèrent de tout le commerce. C'est parmi eux que le gouvernement choisissait souvent les hommes auxquels il confiait les emplois qui mettent en rapport avec les étrangers. Il n'est donc pas surprenant que le gouverneur qui était un Arménien, et l'intendant du port un Portugais, vissent avec jalousie l'arrivée de l'ambassade anglaise. Ils causèrent tant de désagréments à M. Symes, que celui-ci menaça de s'en retourner; et d'un autre côté, ils semèrent la défiance dans l'esprit des Barmans, leur répétant sans cesse de se tenir en garde contre l'audace et les ruses des Anglais.

Les Barmans témoignèrent donc de la froideur aux Anglais, tout en leur montrant les plus grands égards. D'un autre côté, le gouverneur fut alarmé de la menace de M. Symes, parce que l'empereur étant déjà instruit de l'arrivée de l'ambassade anglaise, ne pourrait qu'être très-mécontent de la conduite de ceux qui l'auraient forcée à une retraite précipitée. Les espions qui avaient été placés à bord du vaisseau de l'ambassadeur furent donc retirés, celui-ci put recevoir la visite des navires de sa nation qui se trouvaient à Rangoun; enfin il eut la liberté de se promener dans la ville et dans les environs.

« La prospérité du commerce et l'accroissement

de population qui en est la suite nécessaire, dit M. Symes, ont étendu Rangoun bien au-delà des limites marquées par Alompra, son fondateur. La cité ou le Miou est carrée et entourée d'une haute palissade. C'est dans cette enceinte que demeurent les principaux marchands. Les maisons sont, comme dans tout le pays, élevées de quelques pieds au-dessus du sol: les petites sur des bambous, les grandes sur de gros pieux. Les ouvriers habitent le faubourg.

« Les rues sont étroites, mais propres et bien pavées; les eaux de la pluie s'écoulent par des canaux couverts de gros madriers pour faciliter les communications. Les cochons parcourent les rues; ils n'appartiennent à personne en particulier, et rendent service en dévorant beaucoup d'ordures. On voit aussi dans les rues une immense quantité de chiens, car les Barmans les aiment infiniment; ils sont très-petits et extrêmement bruyans.

« Le Syrien joint à l'avantage de parcourir des cantons très-abondans en bois de tek, celui d'être très-commode pour la construction des navires. La marée monte à Rangoun jusqu'à vingt pieds. Le rivage y est doucement incliné, de sorte que l'on peut facilement y creuser des bassins, ou y mettre sur les chantiers des vaisseaux de toute grandeur; pendant mon séjour, j'en vis plusieurs de six cents à mille tonneaux. Les charpentiers



qui dirigeaient l'ouvrage et les ouvriers étaient des Barmans; ils travaillaient sur des modèles de vaisseaux français, parce que c'est la nation française qui a donné aux Pégouans les premières leçons de cet art. Les charpentiers barmans sont robustes, laborieux et intelligens, et finissent avec un soin infini tout ce qu'ils entreprennent.

Le 30 avril M. Symes alla par eau à Pégou. Le pays que traverse le Syrian est une plaine immense; on y remarque des traces d'une grande population et d'une culture florissante; les guerres dont elle a été le théâtre l'ont presque changée en un désert. Le lendemain on arriva sous les murs de Pégou; M. Symes fut accueilli avec distinction par le vice-roi. Les habitans montrèrent une curiosité très-vive, mais paisible, et furent très-polis. Un grand nombre d'hommes et de femmes entourait du matin jusqu'au soir la palissade qui entourait le logement des Anglais. Les gens de la classe moyenne entraient quelquefois après en avoir obtenu l'agrément. Le plus souvent sans le demander. Accoutumés à vivre entre eux avec une grande liberté, ces peuples ne se font pas scrupule d'aller chez les étrangers sans la moindre cérémonie. Il est vrai qu'en revanche ils ne trouvent pas mauvais que les étrangers aillent chez eux avec la même facilité. Toutefois ils ne se présentent que dans l'appartement où l'on reçoit

tout le monde. Jamais ils n'essaient de pénétrer dans une chambre dont la porte est fermée; un rideau derrière lequel on se retire devient pour eux une barrière inviolable; à peine ils sont dans une maison qu'ils prennent une posture respectueuse. « Ceux qui venaient chez nous, dit M. Symes, commençaient toujours par s'asseoir les jambes croisées sur la natte qui couvrait le parquet; ils ne se mêlaient pas de ce que nous faisons; dès qu'on leur disait de sortir, ils s'en allaient sans murmurer. »

Les Anglais étaient arrivés la veille d'une grande fête qui avait attiré un concours immense; des gens étaient venus de très-loin pour y assister. Les divertissemens de cette journée consistèrent en combats à la lutte et au pugilat. Les lutteurs déployèrent plus d'adresse que les pugilistes. Le second jour, il y eut des feux d'artifice; ils n'offrirent de remarquable que des fusées volantes: elles avaient pour étui des troncs d'arbres, dont quelques-uns avaient près de sept pieds de long sur trois pieds de circonférence; ils s'élevaient à une prodigieuse hauteur, et, en éclatant, ils lançaient des feux très-éclatans et très-variés.

La foule était immense; elle se livrait à une joie sans bornes; il n'y eut pas le moindre désordre commis; les Anglais ne virent pas un seul homme ivre, ce qui fut pour eux un sujet d'étonnement et d'admiration.



L'année solaire des Barmans était près de sa fin. Les trois derniers jours de l'année sont toujours consacrés à des fêtes et à des réjouissances. Les Anglais furent invités pour la soirée du 10 avril à la représentation d'une pièce de théâtre : elle était, dit-on, extraite du Rayamana, drame indien. Pendant les entr'actes, un buffon, vêtu en paysan, amusait les spectateurs par ses quolibets; il excita une gaieté générale parmi les spectateurs. Le théâtre était en plein air, et parfaitement bien éclairé avec des flambeaux et des lampes; une foule immense l'entourait.

Le 12 avril, dernier jour de l'année des Barmans, le vice-roi invita les Anglais à une cérémonie fort gaie qui se pratique dans tout l'empire. Pour faire disparaître toutes les souillures de l'année qui finit, les femmes jettent de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent; les hommes ont le droit de leur rendre la pareille; c'est un combat fort plaisant; il occasionne une joie universelle.

En arrivant au palais, une heure avant le coucher du soleil, les Anglais trouvèrent trois grandes jarres de porcelaine pleines d'eau, ainsi que des jattes et de grandes cuillers. La femme du gouverneur ayant annoncé qu'elle ne pouvait pas prendre part à la fête, elle fut remplacée par une vingtaine de jeunes filles qui inondèrent, sans

pitié, les trois Anglais et le vice-roi : elles paraissaient fort contentes du désordre dans lequel elles avaient jeté leurs antagonistes; car la partie n'était pas égale. « Quand tout le monde fut bien fatigué et bien trempé, dit M. Symes, nous revînmes à notre logis pour changer de vêtemens. Beaucoup de jeunes filles que nous vîmes sur notre chemin aspergeaient les passans; toutefois elles ne s'adressèrent pas à nous, parce que nous ne les provoquions pas; elles s'en dédommagèrent par de copieuses libations sur les Barmans qui nous accompagnaient. Tout cela se passe avec la plus grande décence : il en est de même des autres amusemens des Barmans. »

« Les fêtes et les divertissemens publics cessèrent le dernier jour de l'année, ce qui nous fit grand plaisir; car, pour y assister, nous nous étions souvent exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant qui, dans cette saison, est très-dangereux; la chaleur était excessive depuis midi jusqu'à cinq heures du soir : les matinées avaient une fraîcheur agréable, les nuits étaient presque froides.

« Je profitais ordinairement du matin pour monter à cheval ou me promener à pied dans la ville et dans les environs. Les restes du fossé et du rampart qui l'entouraient montrent quelle fut jadis son étendue. Elle formait un carré de près d'un mille et demi sur chaque face. Le fossé



est comblé en partie par l'éboulement de ses parois ou par les décombres que l'on y a jetés. L'intérieur de ces murs présente une image frappante de la grandeur abattue et des ravages de la guerre. Lorsqu'Alompra s'empara de Pégou en 1757, il en fit raser toutes les maisons, dispersa une partie des habitans, et réduisit les autres en captivité, les temples furent seuls exceptés. Il ne restait que des ruines de tant de magnifiques édifices qui avaient causé l'admiration de tant de voyageurs. Cependant un avenir plus heureux commençait à luire pour cette cité malheureuse.

Minderaghi-prá, empereur actuel, a eu un règne plus tranquille que ses prédécesseurs : il s'est attaché à gouverner ses sujets avec douceur, et à leur inspirer plutôt de l'amour que de la crainte pour sa personne. Il avait donné des ordres pour rétablir Pégou et inviter les descendans des anciens habitans de cette ville à y revenir ; il avait fait réparer le grand temple.

Pour mieux réussir dans son projet Minderaghi-prá avait fixé à Pégou la résidence du vice-roi qui était auparavant à Rangoun. Ces sages mesures avaient eu en partie le succès qu'on en espérait. Une nouvelle ville avait été bâtie sur les ruines de l'ancienne ; mais les riches marchands montraient de la répugnance à quitter Rangoun qui est si avantageusement située par rapport au com-

merce. Les habitans de la nouvelle ville, qui occupe à peu près la moitié de l'espace de l'ancienne, étaient des rhahaans occupés au service du temple, des officiers de la cour du vice-roi, et de pauvres familles taliennes ou pegouanes heureuses de vivre dans le lieu qui fut si florissant du temps de leurs pères. Ceux qui avaient vu Pégou dans toute sa splendeur, étaient presque tous morts, et leurs enfans étaient dispersés.

On pouvait espérer que la vénération des Taliens pour le chou-madou ou grand temple, et les encouragemens donnés à toutes les personnes qui reviendraient dans leur ancienne patrie, tendraient à faire réussir les projets bienfaisans du monarque. Il y manquait encore beaucoup de maisons ; mais chaque jour on en construisait de nouvelles.

Le temple de chou-madou (du dieu d'or) est construit sur deux terrasses ; un des côtés de l'extérieure est long de 1591 pieds. Ce temple est une pyramide construite en briques et en mortier ; elle forme une masse compacte, il ne s'y trouve ni vide ni ouverture ; sa base est octogone, il s'arrondit en s'élevant, et diminue très-promptement ; on a comparé cet édifice à un porte-voix : le sommet est orné d'un ti ou parasol en fer, surmonté d'une aiguille et d'une girouette dorées. Les ornemens de ce temple sont légers, agréa-